

Le Secret de Dradeuge

« Ma fille. Cherche Sofi. Tu trouveras la réponse. » Voici les derniers mots de ma mère.

C'était mon père qui m'avait donné ce morceau de papier froissé contenant ces huit mots. Il se trouvait dans la poche du corps froid de...ma mère. Cette personne qui m'a réchauffé quand elle me câlinait dans ses bras. Maintenant, ses yeux fixent le plafond sombre de sa tombe. Les policiers n'ont jamais pu justifier son envolée vers les étoiles. Moi non plus. Je suis persuadée qu'une personne est responsable de cet acte qui m'a rendue aussi froide que...ma mère. À chaque fois que je fixe ces mots, je me demande constamment pourquoi elle n'a même pas écrit mon prénom en entier, c'est la moindre des choses surtout sachant que je suis...étais la prunelle de ses yeux. J'étais sa Sofia. Et il manque une lettre... Et pour moi, ce n'est pas un hasard. Mon père, pourtant, considère que ça n'a pas d'importance, qu'elle a dû être si pressée qu'elle n'a pas écrit mon prénom en entier. Parfois, j'ai l'impression que toutes mes réflexions tournent autour de ma mère : notre passé, son visage, sa dernière semaine, l'enquête, ses derniers mots, ce « Sofi ». J'ai l'impression de me rendre malade, de ne plus être moi-même alors j'ai décidé que j'allais écouter ces mots. Les derniers de ma mère. Son dernier désir.

Le réveil sonna de cette alarme qui nous sort de ce sommeil profond. Pas pour moi. Ce son me donne le départ d'une nouvelle journée dans l'enfer qui est mon lycée. Elle me prévient aussi que ma nuit blanche est finie et que ma torture mentale est enfin étouffée par le vacarme du lycée.

Je sortis du lit, enfilai mes chaussons et me dirigeai vers la seule chose qui me donnait envie de me lever : le café. Le son particulier de la machine qui préparait la boisson chaude, capable de me maintenir encore debout, me donnait du baume au cœur. En tournant la tête, je vis mon père qui arrivait dans la cuisine, avec son air inquiet. Il avait des cernes imposants et un ventre qui avait doublé de volume depuis la disparition de Maman.

— Comment vas-tu, ma chérie ? Tu as dormi cette nuit ? me demanda-t-il avec une voix tremblotante.

Bien sûr que non, papa, maman s'est faite assassiner.

— Comment veux-tu que ça aille bien ?

Maintenant, je parle toujours avec ce ton sec et froid, pas comme il y a un an où je n'étais que sourire et joie de vivre. Comment peut-il penser que je vais bien ou que je dors comme un bébé ? Une maman assassinée ça ne s'oublie pas comme ça.

— C'est normal que je m'inquiète pour toi. Il faudrait que tu te trouves une activité, quelque chose pour que tu te changes les idées. Si tu veux, tu peux sécher les cours aujourd'hui. Ça fait longtemps que l'on n'a pas fait d'activité « père-fille » et tu me manques ma chérie. On pourrait s'amuser tous les deux. Tu...

— Comment veux-tu que je m'amuse alors que Maman est morte ? déclarai-je sur un ton agressif. J'ai tout le temps l'impression que tu t'en fiches de Maman, qu'elle ne compte plus à tes yeux. Tu n'es qu'un gros lard qui pense déjà à changer de femme ! Je l'ai vu sur ton téléphone ! Tu veux déjà remplacer Maman !

Au moment où cette dernière phrase sortit de ma bouche, je frappai du poing la table et le reste du café s'étala sur la nappe. Je courus jusqu'à ma chambre et claquai la porte le plus fort possible. Il a dit que je pouvais sécher, très bien, j'allais le faire. À cet instant, je posai mes yeux sur les derniers mots de ma mère et je savais quelle serait mon activité pour me changer les idées : j'allais trouver les réponses sur ma mère.

Le bureau de ma mère : cette pièce dans la maison qui m'a été interdite après sa mort. Ce lieu qui est resté figé. Je repensais à sa cachette dans son bureau dont j'étais la seule à connaître l'existence. Je poussais la porte doucement, retenant ma respiration comme pour ne pas réveiller un enfant. Je m'assis sur la chaise et

ouvris le tiroir le plus bas, celui qui contenait un double fond. Je pris les papiers qui le recouvraient, et soulevai la fine planche de bois qui cachait les documents les plus secrets de ma mère. Je n'ai jamais montré à la police l'existence de ce double-fond. Tout d'abord, j'étais trop secouée pour pouvoir être rationnelle, et ensuite, je ne parlais pas à cette époque, le choc d'apprendre que ma mère avait été assassinée m'avait rendue muette. Mon psychologue m'a expliqué que j'avais un trouble appelé « mutisme sélectif ». Il m'a expliqué que suite au choc d'avoir appris la mort de ma mère, j'étais devenue si crispée devant les adultes, même devant mon père, que je ne pouvais plus parler quand j'étais entourée d'eux. J'ai beaucoup travaillé sur cela et maintenant ça va mieux. J'étais les papiers sur le bureau pour voir si un détail me sautait aux yeux. Je les fixai au point que mes yeux devenaient secs et douloureux. Soudain je remarquai quelque chose qui fit bondir mon cœur dans ma poitrine, un frisson parcourut mon dos, mes jambes commencèrent à trembler au point que je dus m'asseoir sur le fauteuil pour ne pas m'écrouler. Je me rapprochai de la feuille pour être sûre que je n'avais pas mal lu. Sauf qu'un nom resta gravé sur ma rétine : Sofi. Le nom d'une entreprise. Je me précipitai devant mon ordinateur, fiévreuse, et tapai le nom de l'entreprise. Ce fut le premier lien. C'était une entreprise de textile qui confectionnait de magnifiques robes, située à quelques kilomètres d'ici. Ma mère n'avait jamais évoqué cette entreprise, encore moins le fait qu'elle y travaillait. Interloquée, je contemplai ces quatre lettres qui m'avaient torturée la nuit, qui avait été la cause de l'arrêt de l'enquête : la police pensait que le message m'était destiné et par conséquent, elle n'avait pas pensé qu'une entreprise pouvait être impliquée. Je me pris la tête dans les mains pour respirer un grand coup. Je repris l'ordinateur et tapai le nom de ma mère avec le nom de l'entreprise. Je cliquai sur la première page et arrivai sur le site officiel de l'entreprise. La première chose que je vis était la tête de ma mère à côté d'un petit texte disant qu'ils étaient si tristes de savoir que leur employée était décédée. Cela devait être une petite entreprise car le message sur les condoléances pour ma mère y était toujours depuis un an. Ou peut-être ont-ils donné l'impression d'être attristés. Comme pour cacher quelque chose. Dans tous les cas, il fallait que j'enquête sur cette entreprise, car même si elle n'a pas tué ma mère, elle a dû être impliquée quelque part d'une manière ou d'une autre.

Cela faisait des heures que je cherchais des informations sur Sofi. Je parcourais le site officiel de long en large, j'épluchai tous leurs réseaux sociaux, je fixais chaque poste jusqu'à avoir les yeux rouges. Mais je n'avais rien d'intéressant à me mettre sous la dent à part peut-être le nom des employés et du patron. D'ailleurs, je décidai de me pencher un peu plus sur lui. Je remarquai qu'il était arrivé quelque mois après la mort de ma mère. L'ancien patron était un grand homme, à la carrure imposante qui aurait fait une belle carrière dans le monde du rugby. Ironie du sort, il tenait une boutique où l'on vendait des robes. Des informations sur internet parlaient d'une rupture qui aurait été la cause de sa démission.

Vu que je ne trouvais rien d'intéressant à part ces quelques informations, je me mis à décortiquer les quelques documents parlant de l'entreprise et du fameux patron, je cherchai n'importe quoi qui pourrait m'aider dans l'enquête. Je m'étais allongée sur le tapis du bureau, entourée des papiers que j'avais épluchés jusqu'à la virgule. Mais rien. Je m'imaginais ma mère terriblement déçue me regardant avec cet air de profond dégoût. *Non, arrête.* Et si j'étais la seule à pouvoir découvrir la réponse, mais que je n'étais qu'une incapable qui ne pourrait jamais découvrir la vérité ? *NON STOP.* Et si la seule façon de retrouver la joie de vivre était de découvrir qui était ce fichu meurtrier ? Meurtrier...*Arrête...*

Je serrai ma poitrine avec mes bras, une douleur fulgurante m'avait traversé les poumons comme s'ils s'étaient contractés pour ne laisser aucun filet d'air. Ma respiration était saccadée et était de plus en plus rapide. Ma poitrine se gonflait et se dégonflait dans un rythme effréné. J'avais l'impression d'étouffer. Je me débattais par terre contre les piques qui s'enfonçaient dans mes poumons. Des tremblements incontrôlables me transperçaient tout le corps, des sueurs froides me traversaient l'ensemble du dos. Ma respiration ne s'améliorait pas, elle empirait. C'est ça mourir...

Une voix lointaine m'arrivait dans les oreilles, suivie de bruits de pas précipités dans l'escalier. De la lumière m'éblouissait le visage puis une main me redressa doucement. J'ouvris les yeux pour contempler l'homme qui essayait de me sauver de ce supplice. C'était mon père qui appela mon nom et qui me serra les mains pour que je puisse me sentir entourée et protégée. Et soudain, j'entendis enfin ce qu'il essayait de me dire. Sofia, respire avec moi. Et j'essayai. Encore et encore. Cela dura plusieurs minutes, peut-être des

heures, je ne sais plus.... Cela me parut une éternité. Lorsqu'enfin, je me mis au rythme de mon père, je m'écroulai dans ses bras, épuisée par le combat que je venais de mener.

Y a-t-il un lieu que vous connaissez sur le bout des doigts au point que vous pourriez le décrire à la perfection ? Tous ses recoins, ses défauts de construction, sa couleur exacte. Le mien, c'est le plafond de ma chambre. De toute façon, je n'avais que ça à fixer : chaque fissure, chaque défaut de peinture, chaque toile d'araignée. Si j'avais un minimum de talent en dessin, j'aurais pu le représenter à la perfection. Mes pensées furent interrompues par les coups à la porte. Puis suivit mon père avec une part de lasagnes, mon plat préféré avec en dessert une bonne mousse au chocolat.

— Je t'ai préparé ton plat préféré ma chérie.

— Je n'ai pas faim.

— Bon, je te laisse tout ça sur ton bureau alors, dit-il d'une voix hésitante, je... je voudrais savoir pourquoi tu es allée dans le bureau de ta mère, tu sais très bien que c'est interdit depuis...

Il ne prit même pas la peine de terminer sa phrase. Soudain, je me dis que cela serait bien de lui expliquer pourquoi je me trouvais dans ce bureau...

— Papa, tu en penses quoi du meurtre de Maman ? Je sentis que la question le prenait au dépourvu.

— Déjà, Sofia, on n'est pas certains que ce soit un meurtre, tu sais.

— Je suis persuadée que c'est un meurtre, et bien sûr, je vais le prouver. Tu crois que Maman aurait voulu qu'on l'oublie comme ça ! Qu'on ne lui fasse pas justice ? Moi, je suis sûre que non, alors si tu veux l'abandonner, fais comme tu veux. Personnellement, je ne l'abandonnerai pas.

Lorsque mon monologue prit fin, je me rendis compte que j'avais été beaucoup plus sèche que d'habitude. Mon père me regardait, avec ce regard où je percevais de multiples émotions : la tristesse, l'inquiétude, l'étonnement, l'incompréhension... Ses lèvres tremblèrent aussi comme s'il était au bord des larmes. Je le sentais comme brisé et vidé. Une part de moi culpabilisait de l'avoir mis dans cet état, mais l'autre se disait que c'était ce qu'il méritait après tout : il trompe maman et en plus il dit qu'elle ne s'est pas fait assassiner ! Quel gros lard !

La nuit, c'est la période que je détestais le plus, car mes cauchemars, mes pensées sombres et mes angoisses se bousculaient dans ma tête. J'essayais de me cacher sous la couette comme pour me protéger de ces invasions : j'entendais mon père pleurer, mon cri que j'avais poussé en entendant la mort de ma Maman, mes camarades me traitant de tous les noms possibles et inimaginables, les moments où on m'a humiliée devant tout le lycée, les commentaires des professeurs, les quelques heures d'interrogatoire sur ma mère, l'enterrement, les disputes avec mon père, tout. Alors je me mis à aller chercher un somnifère. Pas question de faire une deuxième crise. J'avalai le comprimé qui se glissa dans ma gorge. Il me procura un sentiment de sécurité comme si je pouvais enfin me débarrasser de ces pensées angoissantes.

Maman s'avancait vers moi, elle avait l'air plus fatiguée que d'habitude, mais cela se comprenait : elle venait de passer une grande journée. Pourtant, elle se pencha vers moi et voulut m'aider pour cet exercice sur lequel je bloquais depuis plusieurs dizaines de minutes.

— On dirait que tu bloques, ma chérie.

— Mais oui, cela fait trente minutes que je suis dessus, et je n'y comprends toujours rien. Tu pourrais me donner la réponse, je dois encore finir ma rédaction.

— Il faut toujours que tu essayes de trouver la réponse par tes propres moyens, mais il faut aussi que tu saches demander de l'aide à ton entourage quand tu sens que tu ne pourras pas y arriver. Et sache que je te donnerai toujours la réponse lorsque tu te trouves dans une impasse. Alors maintenant est-ce que tu penses que tu as réellement besoin de moi ou te sens tu assez forte pour y arriver ?

— Non, c'est bon, j'ai compris, je vais le faire.

Puis un autre souvenir survient : c'était peut-être une heure après. Je me voyais courir vers elle, mon cahier à la main. Elle était en train de finir de couper les carottes pour la salade.

— Maman, tu sais quoi, je l'ai enfin fini, dis-je soulagée en montrant le résultat.

— C'est bien ma chérie répondit-elle avec un grand sourire aux lèvres.

Un blanc se fit avant qu'elle ne reprenne d'une voix plus tendue :

— Ma chérie, si tu veux un jour résoudre un secret, lis bien le livre « le Secret de Dradeuge » : c'est un livre très intéressant.

— Je note, merci Maman.

Je me réveillai en sursaut. Je respirais difficilement, mon corps était secoué de tremblement et j'étais trempée de sueur. Il était cinq heures du matin, il était beaucoup trop tôt, mais cela ne faisait rien, de toute façon, il fallait que je cherche. Il fallait que je trouve cette réponse. Je pris une feuille et un papier pour noter tous les souvenirs qui m'étaient apparus. Ces souvenirs dataient de la veille de sa mort. Elle a dû sentir qu'elle allait peut-être avoir des ennuis et elle a diffusé des indices pour me permettre de la retrouver. Je pris mon crayon et écrivis : « Elle ne me laisserait jamais sans la réponse » et « Elle a un livre qu'elle a bien aimé qui s'appelle : Le Secret de Dradeuge ». Une image apparut devant mes yeux : celle du livre dans l'étagère de Maman. Je me précipitai vers la bibliothèque, mes pieds glissaient sur le parquet, je me rattrapai avec le mur, mais sans ralentir. Arrivée dans la pièce, je contemplai le livre de la taille d'une grosse encyclopédie que je distinguai parfaitement malgré que je sois à l'autre bout de la pièce. Je le pris sans plus attendre avant de le poser sur le tapis. Je remarquai que sur la tranche de tête se trouvaient un nombre incalculable de papiers. Mais oui comment ai-je pu l'oublier, Maman n'arrêtait pas de faire des commentaires sur ce livre tellement elle l'avait apprécié. Je me penchai sur le livre avant de constater : cela allait me prendre un temps fou surtout que je n'allais pas gâcher le travail de ma mère en tirant sur tous les bouts de papier pour trouver le bon, donc il fallait être méthodique. Soudain un flash apparut devant mes yeux, l'exercice de maths ! Le résultat de mon exercice me dirait où chercher ! Je me levai précipitamment et courut vers ma chambre le plus vite possible. *Pitié que je n'aie pas jeté le cahier d'exercices.* Je fonçai sur l'armoire où il y avait tous mes cahiers du lycée. Je fis valser à l'autre bout de la pièce tous les cahiers qui ne m'intéressaient pas jusqu'à l'avoir trouvé. LE cahier. J'essayai de me souvenir de l'exercice ou au moins du chapitre que j'étudiais avant la mort de maman. Si je sais, les équations ! Je regardai le sommaire. Page cent-vingt-quatre. Je fis défiler les pages jusqu'au chapitre qui m'intéressait. Soudains je le vis, l'exercice, je m'en souviens maintenant et avec perfection. Je me sentis si soulagée de l'avoir trouvé, mais ce n'était pas maintenant qu'il fallait se reposer sur ses lauriers. Je cherchai le résultat et fis un petit cri de joie quand je tombai dessus : deux cent soixante-quinze. Je retournai dans la chambre et ouvris la livre à la bonne page. Et je la trouvai. La réponse, la justice, ma libération. La lettre de ma mère. La lettre qui nous avait manqué depuis tout ce temps. Je la serrai contre mes doigts, mais avant de vouloir l'ouvrir, je marchai lentement vers la chambre de mon père. J'ouvris la porte, le réveillai doucement et je lui expliquai tout. Il sembla choqué au début, mais je vis qu'il se mit à la contempler avec intérêt, alors on l'ouvrit ensemble. Nous ouvrîmes ensemble la lettre. Maman expliquait qu'elle avait été mise au chômage et qu'elle voulait le cacher le temps de trouver un nouveau travail. Elle avait été embauchée dans la boutique Sofi. Mais un drame était survenu, elle avait surpris le patron en train d'agresser une employée. Ce patron était un tyran et il la menaça pour qu'elle se taise. Lorsque j'eus digéré cette lettre, j'enlaçai mon père, il me murmura à l'oreille qu'il n'avait jamais voulu tromper Maman mais qu'il avait seulement voulu me trouver une nouvelle psychologue pour m'aider à aller mieux. Alors je lui soufflai un « je t'aime » et on sanglota la mort de cet être si aimé autrefois.